



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies

14 spécial | 2007

La Figure de Jules César au Moyen Âge et à la Renaissance (II)

Les *Vies parallèles* de César à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle

Martial Martin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/2560>

DOI : 10.4000/crm.2560

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2007

Pagination : 57-70

ISSN : 2115-6360

Référence électronique

Martial Martin, « Les *Vies parallèles* de César à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 14 spécial | 2007, mis en ligne le 30 juin 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/2560> ; DOI : 10.4000/crm.2560

Les *Vies parallèles* de César à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle

On souligne souvent, en opposition à sa vivacité au Moyen Âge et à la Renaissance, le déclin de l'exemplarité de César après le XVI^e siècle. C'est aux raisons de cette déperdition symbolique que nous aimerions nous attacher en étudiant, dans la sphère politique et à travers les supports (littéraires ?) les plus variés (rumeurs, libelles, éloges, théâtre, inscriptions et monnaies), comment, en France, cette figure encore polyvalente et riche de possibles dans la seconde partie du XVI^e siècle a trouvé dans Henri IV un référent à ce point exclusif qu'il a sinon interdit du moins profondément restreint l'utilisation politique de cette image au XVII^e siècle.

Des parallèles « sans vie » : César dans les libelles de la Ligue

Notre postulat pourrait être formulé ainsi : c'est parce que l'empire est perdu que la figure de César est insistante dans le dernier tiers du XVI^e siècle. La souveraineté s'évanouit alors : la mort tragique d'Henri II, les règnes avortés de François II et Charles IX, la faiblesse d'Henri III sont autant de marques de l'impossible translation de l'empire à la France, marques qui contredisent, par exemple, les projets de succession à Maximilien II. Il n'y a rien à attendre non plus du côté du concurrent espagnol tant Philippe II, durant la dernière partie de son règne, paraît inapte à assurer l'intégrité de ses territoires, la partition des Pays-Bas et l'échec de l'implication dans les guerres civiles françaises contrebalançant nettement l'annexion du Portugal. Mais, ce qui n'existe pas (ou plus) continue d'insister (comme le ressassement d'une occasion manquée) ; d'où la récurrence de la figure césarienne. Cependant, si César donne lieu aux comparaisons les plus diverses, rien ne permet à l'image du « faiseur d'empire » de se cristalliser ; il n'est jamais que le comparant évanescant de figures fugitives. Le parallèle n'atteint jamais l'ampleur d'une vie.

Se faisant l'écho de deux bruits publics, L'Estoile rend assez bien compte de la versatilité de l'*exemplum* césarien, apte à désigner tour à tour la clémence d'Henri III et la bravoure d'Henri de Guise¹.

Ce qu'il y a de plus intéressant encore dans cette figure réside dans sa réversibilité : la clémence du généreux se tourne en faiblesse du tyran ; le courage du chef de guerre vire à l'ambition de l'usurpateur. Cette profonde ambiguïté est au centre des développements que Montaigne consacre au grand homme romain, en particulier dans le chapitre 33 du livre II « L'Histoire de Spurina »² où le mouvement de pensée

¹ P. de L'Estoile, *Mémoires-journaux*, éd. Brunet et alii, Paris, Librairie des Bibliophiles/Librairie Alphonse Lemerre, 1875-1899, réimpression, Paris, Librairie Jules Tallandier, 1982, 12 t., t. III, p. 119 et 75.

² Cf. F. Charpentier et B. Boudou, « La Figure de Jules César dans *Le Discours de la servitude volontaire* de La Boétie et dans les *Essais* de Montaigne », *La Figure de Jules César au*

expose la réversibilité de la figure : « Mais toutes ces belles inclinations furent altérées et étouffées par cette furieuse passion ambitieuse » ; « ce seul vice, à mon avis, perdit en lui le plus beau, et le plus riche naturel qui fust onc³ ». Soulignons aussi, en passant, que les *Essais* participent à l'occasion de l'insistance de la figure césarienne par exemple dans le parallèle avec Gaspard de Coligny au sujet du crédit porté par les soldats à leurs chefs⁴. C'est, en fait, sans doute dans cette réversibilité qu'on trouve la raison de l'impossible amplification du parallèle césarien dans la littérature polémique ; figure instable, l'exemple rend le discours aisément retournable et récupérable (et les rédacteurs de libelles sont à l'affût de ce type de prise, comme en atteste par exemple la réutilisation d'un texte ligueur comme le *Dialogue d'entre le maheustre et le manant* par les politiques). C'est précisément autour de ce retournement que s'organise l'emploi de l'image par la *Satyre Menippe* dans la tradition des éloges ironiques.

Le motif de l'inversion organisé autour de la comparaison à César est sensible dans le portrait du chevalier Claude d'Aumale tel qu'il est dressé par la *Vertu du catholicon*. Certes, avatar de son cousin Henri duc de Guise, figure de l'héroïsme ligueur, il est reconnu comme un solide chef de guerre, ce qui permet de mettre en œuvre le parallèle césarien ; mais les pillages que lui reproche la *Menippe* (en particulier celui de l'abbaye Saint-Antoine) l'autorisent à infléchir la portée du parallèle vers le blâme, avec l'appui des critiques lues dans Suétone (LIV) ou Lucain (III, 100-168). Le parallèle se réalise pleinement dans la parodie d'éloge funèbre à laquelle se livre le libelle « politique » ; le chevalier est mort à Saint-Denis, près des tombeaux des rois de France,

Comme Jules Cæsar d'ambitieux courage,
Qui l'estat renversa de la grande cité,
Ennemy de Pompee, et de la liberté
Cheut percé de cent coups aux pieds de son image⁵.

César, figure de « reverse fortune » (*Et uictor uicti corrui ante pedes* résume la version latine de cette poésie⁶), explique le sort subi par le chevalier d'Aumale lors de sa tentative sur Saint-Denis :

Moyen Âge et à la Renaissance, dir. B. Méniel et B. Ribémont, *Cahiers de Recherches Médiévales*, n° 13 spécial, année 2006.

³ M. de Montaigne, *Les Essais*, Paris, L. G. F., « Pochothèque », 2001, p. 1140.

⁴ *Ibid.*, II, 34, p. 1155.

⁵ *Satyre Menippe de la vertu du catholicon d'Espagne : et de la tenue des Estats de Paris. Plus un discours sur l'interpretation du mot de HIGUIERO D'INFIERNO, & qui en est l'Authheur. Avec son pourtraict, & ceux des Charlatans Ensemble le Regret sur la mort de l'Asne Ligueur d'une Damoiselle, qui mourut durant le siège de Paris. Le tout augmenté outre les precedentes Impressions de l'an 1594.* MDXCV. S.l., in-12, 116 f. ch. 4-125 + 7 p. ch. 126-132, p. 104 ; cf. fol. 15^v. Nous nous référons dorénavant à ce texte, base de notre édition critique (Paris, Champion, 2007).

⁶ *Ibid.*, p. 104 ; voir Suétone LXXV, 7 ; Plutarque 66, 12-13.

*Nocturno iste dolo Dionysi ceperat urbem :
Sed captor capta captus in urbe perit.*

Le retournement constitutif de la figure spiralée de César propose tout à la fois une explication des destinées ligueuses et un « art poétique » de l'éloge paradoxal : celui que les prédicateurs ligueurs portaient « à une des plus hautes places de Paradis, au dessus de Michel l'Archange⁷ » est la cible de l'ironie mordante de la *Menippee* ; son éloge tourne au blâme le plus âpre.

Mais, si César constitue un repère pour la critique des ligueurs par adéquation à cette figure dans le cas du chevalier d'Aumale (dont la *Satyre* loue le courage en blâmant la révolte) ou par inadéquation (si le duc de Mayenne comme chef de la Ligue peut se rapprocher dans son projet d'usurpation de César, il est loin de le réaliser et ne se limite qu'à « cuyd[er] dire comme un Cæsar Catholique, Je suis venu, J'ay veu, J'ay vaincu » mais fuit devant Henri de Navarre⁸), il organise aussi la critique d'Henri IV autour de la question de l'usage de la clémence :

Or ce que j'ay differé à dire, qui me semble luy manquer, est ce dequoy vous et moy luy sommes plus tenus : c'est qu'il nous traicte trop doucement, et nous choye. La clemence en laquelle il est superlatif et excessif, est une vertu fort louable, et qui porte en fin de grands fruicts et de longue duree, encor qu'ils soyent longs, et tardifs à venir. Mais il n'appartient, qu'aux victorieux d'en user et à ceux qui n'ont plus personne qui leur resiste : aucuns l'attribuent à couïardise et timidité, plustost qu'à vaillance et generosité : Car il semble que ceux qui espargnent leurs ennemis desirerent qu'on leur en face autant, et demandent revanche de leur gracieuseté : ou craignent que s'ils se monstrent severes, ils ne puissent avoir raison de leurs autres ennemis qui restent à dompter. Aucuns l'appellent imbecillité de cœur tout à fait : estimans que celuy qui n'ose user de son droict, n'est pas encor asseuré de vaincre, et craint aucunement d'estre vaincu : mais les Philosophes qui ont traicté de ceste matiere à plein fond, n'ont pas attribué à vertu, quand ceux qui entreprenans de troubler un estat se sont montrez gracieux et courtois du commencement de leurs executions : comme la douceur dont usoit Cæsar envers les citoyens et gens-d'armes Romains devant qu'il fust victorieux ce n'estoit pas clemence, ains flaterie, et courtoisie ambitieuse, par laquelle il vouloit se rendre agreable au peuple, et attirer un chacun à son party : et c'est ce que dit ce grand maistre d'Estat, *Imperium occupantibus utilis clementia, fama* : à ceux qui envahissent un Royaume contre droict, comme à vous monsieur le Lieutenant, la reputation d'estre doux et gracieux sert de beaucoup : mais ce fut clemence, quand apres avoir vaincu Pompee, et deffaict tout ce qui luy pouvoit resister, il vint à Rome sans triomphe, et pardonna à tous ses capitaux ennemis, les remettans tous en leurs biens, honneurs, et dignitez : dequoy toutesfois tres-mal luy en prit : car ceux à qui il avoit pardonné, et faict plus de gracieusetez, furent ceux qui le trahirent et massacrerent miserablement. Il y a donc difference entre clemence et douceur : La douceur tombe ordinairement aux femmes, et aux hommes de petit courage : mais la clemence n'est qu'en celuy qui est maistre absolu, et qui fait du bien, quand il peut faire tout mal. Concluons donc que

⁷ L'Estoile, éd. cit., t. V, p. 79.

⁸ *Satyre Menippee*, fol. 19^r.

nostre Roy devroit reserver à user de sa clemence, quand il nous auroit tous en sa puissance. C'est inclemence voire cruauté, dit Ciceron, de pardonner à ceux qui méritent mourir : et jamais les guerres civiles ne prendront fin, si nous voulons continuer à estre gracieux, où la severité de justice est necessaire. La malice des rebelles s'opiniastre, et s'endurcit par la douceur dont on use envers eux : parce qu'ils pensent qu'on n'ose les irriter, ny les mettre à pis faire : Je ne fay doute s'il eust chastié chaudement tous ceux qui sont tombez entre ses mains depuis ces troubles, que ne fussions à present tous sous son obeyssance. Mais puis qu'il a pleu à Dieu luy former le naturel ainsi doux gracieux et bening, esperons encore mieux de luy quand il nous verra prosterner à ses pieds, luy offrir nos vies et nos biens, et luy demander pardon de nos fautes passees, veu que nous prenant armez pour luy resister, et pour l'assaillir, il nous reçoit à mercy, et nous laisse la vie et tout ce que luy demandons⁹.

Le passage est complexe ; César y constitue à la fois le symbole de la douceur condamnée comme faiblesse morale et comme recours politique nécessaire à l'usurpateur et celui d'une clémence véritable mais source de sa propre mort. Cette page ressortit à une certaine forme de stoïcisme en opposant, dans la tradition sénéquienne, la pitié ou la compassion comme maladie de l'âme, à la justice du prince et aux vertus qui lui sont liées : la foi et la clémence. La pitié du roi serait comme la passion inverse de l'envie ligueuse mais équivalente pour le malheur des sujets¹⁰. Cependant, derrière, d'autres autorités, moins audibles que les stoïciens, semblent percer : le « grand maistre d'Estat » est vraisemblablement Tacite analysant les raisons qui poussent le si souvent cruel Ciuilis à épargner Cologne¹¹ : la douceur serait *utile* à César et au duc de Mayenne, et la flatterie nécessaire au tyran d'usurpation. L'autre autorité se profilant derrière l'ensemble de la page pourrait être Machiavel dans son chapitre « De la cruauté et de la pitié ; et s'il vaut mieux être aimé que craint ou le contraire » et plus particulièrement dans ses conseils de fermeté à l'adresse des princes nouveaux. Le stoïcisme semble couvrir (dans tous les sens du terme) deux « doctrines inavouables » : le tacitisme souvent reproché aux ligueurs et le machiavélisme des « politiques »¹².

La critique d'Henri IV au nom, vraisemblablement, d'une certaine forme de réalisme politique et (s'articulant à celui-ci) plus explicitement d'une vision stoïcienne de la justice semble, par bien des côtés, contredire la conception nouvelle d'une monarchie renforcée à laquelle souscrit par ailleurs la *Menippée*. Celle-ci semble oublier, sur la question de la grâce du roi, la nature du souverain, « une personne sacree, oincte, et chérie de Dieu, comme mytoyenne entre les Anges et les hommes¹³ ». L'ambiguïté du texte réside dans l'affirmation de l'irrationalité du pou-

⁹ *Satyre Menippée*, fol. 88^v - 89^v.

¹⁰ L'orateur a déjà déploré l'abandon du siège de Paris par Henri IV en août 1590. Le roi, dans sa pitié, vouait la capitale à de plus grands périls que les malheurs qu'eût apportés la continuation du siège (*Satyre Menippée*, fol. 73^r).

¹¹ *Histoires*, IV, 63, 1.

¹² Dans des lectures de l'historien latin et du penseur florentin très faussées mais caractéristiques de cette fin de XVI^e siècle.

¹³ *Satyre Menippée*, fol. 68^r-68^v. Cf. Daniel Ménager, « Dieu et le roi », *Études sur la Satyre Ménippée*, Genève, Droz, 1977, p. 215-219.

voir royal (naturel et divin) et la critique rationnelle de la clémence. Sur ce point précis, elle oublie ou tente d'oublier la dimension de l'*imperium* qui excède la justice, le soubassement obscène du pouvoir¹⁴ lisible alors dans l'achat des ralliements. La *Menippée* fonde le parallèle d'Henri IV et de César (en particulier dans l'opposition à Mayenne, du point de vue de l'exercice du commandement dans la guerre), mais elle refuse l'identification pleine à cette image, rejette la traversée du fantasme, n'en accepte que la dimension pacifiante, désarmante au détriment de l'aspect perturbant. Elle semble déjà comprendre les ultimes implications d'une pleine acceptation de l'imagerie :

C'estoit jadis vertu à un Roy magnanime
Faire grace et pardon aux plus grands ennemis
Mais depuis que Cæsar fut ainsy à mort mis,
De vertu que c'estoit c'est maintenant un crime¹⁵.

Une seule vie possible pour le parallèle : César dans les éloges d'Henri IV

C'est au-delà du discours moral et de la rhétorique politique et judiciaire où César constitue une figure utile mais non centrale, dans l'éloquence épideictique donc que s'élaborent de plus amples parallèles entre le général romain et le roi de France. Les éléments constitutifs sont déjà en place dans la littérature de combat produite durant la Ligue ; mais ce n'est qu'à la fin des guerres ou même après qu'ils s'organisent en tout à la gloire du roi Henri. Souvent réédités durant son règne et même ensuite, les *Paralleles de Cesar et de Henry IIII* par Anthoine de Bandole, prolégomène aux *Commentaires* de Jules César annotés par Blaise de Vigenère reprennent et amplifient le motif récurrent dans les littératures de propagande de l'invincibilité de la France ; ils résument : « L'ennemy ne peut rien entreprendre en France, qu'avec l'intelligence de ceux du Royaume : Et l'intelligence ne se peult prendre qu'avec les mal-contents et desesperez¹⁶ » ; « Ce n'est pas assez [écrit Bandole] que le temps nous aye fait cognoistre ceste Ligue n'avoir esté qu'une feinte hypocrisie, une cachette de fraude, une boutique de trahisons, un tableau broüillé de mille grotesques d'ambition, d'avarice, de vengeance, [...] qu'on aye remarqué ceste Ligue n'estre qu'une place à divers sentiers, où chacun choisissoit sa route, qui à prendre deça, qui à desrobber delà, qui à s'emparer d'une ville, qui d'une autre, où chacun pensoit s'advantager et avoir quelque particuliere intelligence, couverte neanmoins au voisin [...] Mais il faut tirer le rideau à ceux qui viendront apres nous, et mettre à descouvert, que ces mots sacrez de Religion, de Foy Catholique, de Zele, de dechasser les Heretiques, [ont] une fois mis la France en tel estat qu'elle avoit le poulx non inegal, non intercadent, non intermittant, mais formicant, et pres-

¹⁴ À rapprocher de l'idée d'*honestas* ou de *politica fraus* à l'œuvre chez Juste Lipse.

¹⁵ *Satyre Menippée*, p. 109.

¹⁶ *Les Paralleles de Cesar et de Henry IIII. par Anthoine de Bandole, avec Les Commentaires de Cesar, et les annotations de Blaise de Vigenere. De nouveau illustrez de Maximes Politiques par ledit de Bandole*, Paris, Jean Richer, 1600. Dans l'édition de 1625 à laquelle nous renverrons par la suite, p. 14.

que du tout perdu¹⁷ ». « Cæsar [nous rappelait déjà Montaigne] appelle Roitelets, tous les seigneurs ayant justice en France de son temps¹⁸ ». Face à une multiplicité mettant en péril l'État, réduisant « les Royaumes en Provinces, les Provinces en Gouvernemens, les Gouvernemens en Villes, les Villes en Villages, et les Villages en hospitaux », le roi, « unité d'unitez », image de la perfection divine, constitue le seul recours. Paradoxalement, là où César jouait sur les divisions de la Gaule dans sa conquête, le parallèle se fonde sur le projet d'unification (ou de « réunification »), identifiant le conquérant étranger et le roi légitime dans un même effort de guerre. « La France invincible [continue Bandole] estoit toute bandée contre Henry, et néanmoins voyant que Cesar l'avoit conquise, il se resout d'estre Cesar ou rien¹⁹ » ; « changeons seulement le nom de Cesar à Henry les noms d'Arioviste et de Vercingetorix aux chefs de la Ligue : le nom de ceux qui se liguerent contre Cesar, aux Espagnols, Italiens, Savoyards, Lorrains, et autres qui se sont bandez contre Henry : Qu'on marque les resolutions, les motions, les revoltes et les efforts contre ces deux, la promptitude, la vaillance, les hazards, les travaux, et les succez de ces deux, et l'on verra la vie de l'un tellement peinte dans le tableau de l'autre, qu'on ne peut voir un qu'en les voyant tous les deux²⁰ ». Hauteur de conception, solidité du jugement, résolution dans l'exécution, vaillance, prévoyance, fermeté dans les projets, assurance dans la réalisation, dextérité, vaillance, capacité à surmonter les plus grands revers, modestie dans le triomphe sont autant de motifs qui appuient le parallèle d'Henri et César, de la guerre de la Ligue et de la guerre des Gaules. Pas de référence ici à d'éventuelles faiblesses du roi, sa douceur apparaissant même comme une supériorité sur la rigueur de César²¹.

Pas de place non plus pour un quelconque reproche touchant le caractère moral du roi ou son exercice de la justice dans la très encomiastique et fort étonnante *Devise du grand Henry III. Roy de France et de Navarre. Où il est du tout comparé à Cesar : Et les guerres de la Ligue rapportées de point en point avec les guerres Civiles d'entre Cesar et Pompée*. Le texte, présenté comme l'œuvre d'un ligueur en exil Georges L'Apostre, publié à Utrecht (« Utraict »), se construit comme une réplique à la *Satyre Menippée* :

[César] fut fort clement voire jusques à s'en repentir quelquefois luy mesme [...] Quelques uns des siens desquels il ne pouvoit pas assez remplir les insatiables esperances, le voyant tant honorer, et tant recompenser ceux du party Pompeian, l'accuserent de trop de clemence : Vous [Henri] avez fait ces mesmes bien-faits que Cesar : aussi par aucuns imprudens vous en encourez le mesme blasme. En une Satyre Menypée, ils ont flestry par blasons, la douceur de vostre benignité et clemence : se faschant de ce que vous honorez et recompensez vos Adversaires. Ignorans que l'ambition est le mal de court : et que les Roys et Princes ne font jamais la guerre par hayne, mais pour l'honneur et la gloire. Ils vous blasment, et il fa-

¹⁷ *Ibid*, p. 21.

¹⁸ *Essais*, éd. cit., p. 434-435.

¹⁹ *Commentaires*, éd. cit., p. 28.

²⁰ *Ibid*, p. 32-33.

²¹ *Ibid*, p. 56 ou 69-70.

loit que cela arrivast ainsy pour achever la couronne des comparaisons d'entre vous et Cesar²².

Systématique, le parallèle parvient même à englober la critique de la clémence d'Henri par la *Menippee*, critique qui constitue l'une des marques de la *persistance* de la figure césarienne durant les troubles. Le texte prend acte de ces fragments de vie parallèle et assume la continuité d'un tel discours, accepte la fantasmagorie.

Le discours couvre ici non seulement les origines de César et la guerre des Gaules, comme le fait l'œuvre de Bandole, mais aussi les guerres civiles ; ici le prototype romain remplace dans une vision nouvelle des troubles plus politique que religieuse, le modèle juif inspiré de Flavius Josèphe²³. La clôture de l'œuvre propose la synthèse d'un parallèle dressé avec un soin particulier tout au long du texte :

Voila les comparaisons d'entre vous et Cesar racourcies au petit plan. Cesar estoit de la race du Roy Ænee : et vous de S. Loys. Il perdit son pere à 16 ans : et vous à 9. Il eust une mere fort scavante : et vous aussi. Cesar faillit d'estre tué à la Conjuracion de Catilina : et vous à la saint Barthelemy. Cesar fut fort en affaires au commencement. Habile à ranger une bataille : Diligent en tous ses exploits de guerre : Il tient tousjours la campagne, et se saisit des lieux hauts : Et vous de mesme. Il debella les Gaules en 8 ans : Et vous en mesme espace. Cesar fut le premier vainqueur des Gaulles : et vous le second. Il y eust des guerres civiles entre Cesar et Pompée : et il y en a eu entre vous et Monsieur de Mayenne. Il feust déclaré ennemy de la Republique par le Senat : et vous par les Estats de France. Il proteste de son innocence : et vous aussi. Il offre de poser les armes, Pompee les posant : vous de mesme. Plusieurs crierent et escrivirent contre luy à Rome : et on a faict le semblable contre vostre Majesté à Paris. Cesar a recours aux armes : et vous à vostre espee. Il passe le Rubicon : et vous le Loyre. Il entre en Italie avec 5 Legions, et vous avec 5 Regimens dans la France. Il n'avoit que Rymini pour lui : et vous n'aviez que Tours. La passee du Rubicon fust le commencement de sa gloire : et la passee du Loyre a esté le Pont de vostre honneur. Pompee fuct cree Lieutenant de la Republique : et Monsieur de Mayenne de l'Estat et Couronne de France. Pompee disoit qu'il soutenoit la liberté : et Monsieur de Mayenne la Religion. La guerre de Pompee s'appella la *Sacrée* et la Ligue la *Sainte*. Il fist rechercher par plusieurs fois Pompee d'apointement : et vous avez souvent fait rechercher de paix Monsieur de Mayenne. Il y avoit 2 partys à Rome les Cesariens et les Pompeians : en France les Ligueurs et les Realistes. Il se faloit declarer à Rome de quel party, on demandoit du *qui vive*. Le Senat estoit party en deux. Tout le peuple estoit au commencement pour Pompee. Rome et toutes les autres villes estoient contre Cesar : le semblable est arrivé en nos malheurs. Rome qui avoit esté cause de la guerre fut fort affligée : et Paris qui avoit

²² *Devise du grand Henry III. Roy de France et de Navarre. Où il est du tout comparé à Cesar : Et les guerres de la Ligue rapportées de point en point avec les guerres Civiles d'entre Cesar et Pompée*, Par G. L'Apostre, À Utraict, Chez Herman Borculoy, [1598], p. 41.

²³ Voir P. M. Smith, « The Reception and Influence of Josephus's Jewish War in the Late French Renaissance with Special Reference to the Satyre *Menippee* », *Renaissance Studies*, 1999 June, vol. 13, n° 2, p. 179-191.

cherché le mal en a esté la premiere deservie. Rome se rend apres sans coup ferir : et Paris revenue en son bon sens vous a ouvert ses portes, Cesar contraint Pompée de passer l'eau : Et vous avez forcé Monsieur de Mayenne et le duc de Parme de passer la Seine à Caudebec. Cesar gaigne la bataille de Pharsale : Et vous celle d'Ivery. Pompee defait, il demeure encore plusieurs chefs : en la Ligue de mesme. Cesar apres, fut contraint d'aller par les Provinces guerroyer les Pompeians : et vous d'aller en plusieurs lieux deffaire les Ligueurs. Les Espagnols estoient pour Pompee contre Cesar : et iceux contre vous, ont porté les Ligueurs. La fin de la guerre de Cesar fut contre les Espagnols : et la fin des vostres a esté contre ces mesmes. Cesar fut le premier Empereur de sa race : et vous le premier Roy des Bourbons. Ayant tout pacifié, rendit tous les biens confisquez : Et vous avez restitué un chacun en ses possessions. Il fut fort clement et pardonna toutes choses à un chacun : Vous de mesme, avez tout remis, et embrassant les François de vos bras de paix et de concorde, avez tout reconcilié²⁴.

Cette comparaison à la gloire d'Henri IV occupe l'ensemble de l'opuscule, à un *excursus* près, un beau passage qui rappelle les angoisses des temps de guerre et surtout sans doute l'envers de ce « temps du grand Henry 4. » qui « [met] en oubly » « le temps de l'Astrée, de Saturne, et tous les autres de meilleure memoire²⁵ », les visions cauchemardesques et catastrophiques qui hantent celui-ci, les fantasmes de destructions qui s'imposent à l'auteur et viennent par leur ampleur rompre le cours du parallèle, font éclater le dessein du discours :

Et la France a servy comme d'un magasin general à la destruction. Apres les brulemens, la cruauté a esté si grande aux meurtres, et aux emprisonnemens que les soldats faisoient pour espreindre les rançons, mettant les captifs et prisonniers sous les Pressouers d'extortions et gesnes, que la terre en plie du seul resouvenir. On ne voyoit par les campagnes que pauvres Laboureurs egorgez par les carefours comme bestes traisnees à la boucherie, et comme inocentes Ouailles menées au sacrifice. On a faict la chasse aux miserables villageois, comme aux bestes farouches : et on a couru apres les Manans comme apres les Leopars. Et tout le faict a esté remply de felonie, qu'il n'en peut rien ecrire autre chose, que des horreurs pour estonner nos Neveux. En fin ne leur restant plus rien que l'air libre, se sont retirez aux bois, et ont esté concitoiens des bestes forestieres. [...] On craignoit plus de voir un homme par les champs que non pas une beste feroce. Et nous n'avons veu le proverbe que trop pratiqué, que l'homme est un loup à un autre homme quand il devest l'habit d'humanité²⁶.

Le passage est d'autant plus surprenant que la ligne du texte est, par ailleurs, nette. Certes, la comparaison à César constitue la matrice d'autres images invoquant Alexandre²⁷, Hercule²⁸, Achille²⁹, Pharamond, Pépin, Capet, Philippe de Valois³⁰ ;

²⁴ *Devise...*, p. 56-58.

²⁵ *Ibid*, p. 54-55.

²⁶ *Ibid*, p. 37-38.

²⁷ *Ibid*, p. 1.

²⁸ *Ibid*, p. 6.

mais ces comparants ponctuels ne font que souligner d'autant le dessein unique de Dieu, lisible dans les vies de César et d'Henri IV.

Le motif du mouvement ou de la vitesse à l'œuvre dans ces deux vies devient principe de retournement et rejoint la question de la providence : la victoire contre Pharnace et le siège de Paris après la bataille d'Arques³¹ expriment la surhumanité des deux « mignot[s] de la providence divine ». « Il ne s'est fait à l'inconsidéré [souligne Georges L'Apostre], mais par la *providence celeste*, et inspiration latente, que le premier conquérant des Gaules Cesar : Et le second Henry le Grand, par le contexte des histoires se trouvaient semblables l'un à l'autre en plusieurs choses, pour avoir combattu en un mesme champ, et contre une mesme nation, la France³² ». Le parallèle avec César rend sensible la « volonté de Dieu³³ ». Plus encore et de manière étonnante, la figure du général-soldat, prêt à verser son sang pour ses hommes devient l'antétype du Christ ; par là, Henri IV est conforté comme « demy-Dieu », comme « incarnation du destin », comme « image [...] messianique³⁴ ». Confrontons ces deux passages :

Il ne faut doubter que Dieu n'ait fort favorisé l'Empire Romain, et ne se soit servy, de la lance de Cesar pour pacifier tout l'univers : affin de préparer l'entrée du Dieu de paix et de concorde en ce monde, le VERBE son filz JESUS-CHRIST³⁵.

Plutarque le bien sage et renomé en l'histoire fait voir comme plusieurs fois [César] a fait en un mesme faict, le faict d'un chef et soldat tout ensemble. Comme souvent luy seul aux plus deplorablez affaires, il a remis en bon arroy la bataille ja bien esbranlée et à demy perdue pour luy [...] Et vous en pareil hasard qu'avez-vous fait [Henri] en plusieurs lieux ? À Coutras, à Ivery, en la Franche Comte contre le Connestable de Castille : ou degageant à Fontaine-Françoise Monsieur le Duc de Biron [...] courant au danger et criant, *Courage il y a encore un Roy en France*, vous combatistes *par dessus les forces humaines*. Et principalement en la rencontre d'Aumalle quand le prince de Parme vint pour vous lever : sans vostre diligence tout ne periclitoit pas ? Et sans vostre valeur ne vous eust il pas donné une estrete ? Je ne fay revoir ce qui estoit caché dans la poussiere des siècles, un chacun sçait ce que je dy. Mais *vous comme un vray Pelican respandites vostre sang pour sauver la vie aux vostres, vous receutes une harquebusade au costé*, faisant tousjours heureusement la retraite, pistoladant l'ennemy qui vous tallonnoit de pres³⁶.

La *Devise du grand Henry III* est habitée par une forte tension entre d'une part le rejet du destin de César, le refus de la perspective du régicide, pour des raisons liées

²⁹ *Ibid*, p. 12.

³⁰ *Ibid*, p. 33.

³¹ *Ibid*, p. 13.

³² *Ibid*, p. 4-5.

³³ *Ibid*, p. 31-32.

³⁴ D. Crouzet, *Les Guerriers de Dieu : La Violence au temps des troubles de religion : vers 1525-vers 1610*, Seyssel, Champ Vallon, « Époques », 1990, 2 vol., p. 579.

³⁵ *Devise*, p. 49-50.

³⁶ *Ibid*, p. 11-12. Nos italiques.

à la différence des caractères d'Henri et César, le premier étant plus modéré, le second excessif, et l'excès seul conduisant à l'acte meurtrier de Brutus, cette différence de caractères étant expliquée par la théorie des climats opposant la France à l'Italie et d'autre part l'affirmation de la dimension christique d'Henri IV étayée sur le parallèle césarien. Malgré le déni apparent (c'est-à-dire à la fois visible et superficiel), le discours appelle à la pleine réalisation de l'imagerie césarienne dans le sacrifice du roi-Christ. L'image, comme on le sait, devait faire irruption dans la réalité le 14 mai 1610. En dépit de la paix apportée au royaume, la première décennie du siècle reste hantée par la vision de la mort du roi. Il semblait nécessaire de traverser ce fantasme pour réaliser la destinée du roi-élu, pour liquider les guerres civiles et leur imaginaire, pour assurer la pérennité du nouvel ordre politique et social.

De la réalisation du destin fantasmé d'Henri IV au tarissement de l'imaginaire césarien

C'est donc dans les éloges funèbres d'Henri IV (sérieux, au contraire des louanges du chevalier d'Aumale avec lesquelles nous ouvrons cette étude) que se parachève le parallèle césarien. Une œuvre comme les *Paralleles de Cesar, et de Henry le Grand par Monsieur le Duc de Sully* publiée à Paris en 1615 reprend l'ensemble des « stations » élaborées par la polémique des guerres de la Ligue et organisées par les productions épidiectiques de la fin des années 1590 et des premières années du siècle suivant : naissance durant les troubles, endurcissement sur les champs de bataille, revers guerriers, aptitude à retourner le cours des événements, clémence, rapidité dans les conquêtes, ampleur des combats, division des nations gouvernées, paix retrouvée, effort de reconstruction et de rétablissement des arts et des lettres ; mais significativement, le texte porte l'accent sur les revers, comme autant d'annonces du régicide :

Cesar ayant à soy tout l'Empire soubmis,
 Flattoit ses Citoyens, caressoit ses amis,
 Et mettant soubz le pied toute aigreur de vangeance,
 Faisoit du bien à tous, à nul violence.
 Henry ayant acquis l'Estat à sa valleur,
 Caressoit les petits, aux grands faisoit honneur,
 À tous les gens de bien estoit tousjours propice,
 Rendoit esgallement à chacun la Justice,
 Et ne se monstra jamais desir de se vanger
 De ceux qui autrefois l'auroient pu outrager.
 Cesar n'eut pas tousjours la fortune prospere,
 Et Henry quelquesfois l'esprouva fort contraire ;
 Car il se presenta plusieurs occasions,
 Où l'effet contredit à leurs affections³⁷.

³⁷ *Paralleles de Cesar et de Henry le Grand. Par Monsieur le Duc de Sully*. À Paris, Chez Toussaint du Bray, 1615, p. 16.

Le poème construit une gradation des épreuves articulée au motif de la constance des princes dans l'acceptation de la providence :

Le dernier des combats où Cesar s'esprouva
Fut le plus périlleux que jamais il trouva,
Et Henry n'eut jamais de plus chaudes allarmes
Qu'au dernier des combats où il trempa ses armes³⁸.

De la même manière, quoique moins systématiquement, la *Tragédie sur la mort du roi Henri le grand* publiée par Claude Billard en 1612 dresse le portrait d'un roi chrétien que n'alarment ni les prédictions ni l'exemple de César, quand il réaffirme sa foi en la providence divine :

LE ROI
Qu'on mande mon carrosse, il y va de ma gloire
De mépriser ces bruits et crois que dans l'histoire
Seraient moins renommés mes faits et ma valeur
Si je faisais plus cas des songes d'un rêveur.
LA REINE
Les Ides de César vous sont assez connues.
LE ROI
Ces Ides n'étaient rien que chimères ès nues
Et crois que les Romains par l'ennemi tentés,
Avaient bien peu de foi, mais trop de vanités.
MADAME DE CONTI
Tant d'autres que César, depuis la foi plantée,
Sont périss par leur faute : une seule heure ôtée
Du cours de leur destin a prodigué leurs ans,
Pour ne vouloir s'aider de l'avis des savants.
LE ROI
Ces faiseurs d'almanachs sont fous, mélancoliques,
Imposteurs, charlatans, des âmes frénétiques
Qui béent à l'argent, et cuident en mentant
Que pour un sac de vents, ils auront du comptant.
Si j'y ajoutais foi tout le cours de mon âge,
Ce serait cela même ; un plus digne présage
Est de bien servir Dieu, n'avoir qu'à lui recours,
Et croire que lui seul sait la fin de nos jours³⁹.

La rumeur selon laquelle le roi avait gracié Ravaillac pour un délit antérieur est mise à contribution⁴⁰ pour renforcer le motif de l'acquiescement du roi à la volonté de

³⁸ *Ibid*, p. 18.

³⁹ *Théâtre de la cruauté et récits sanglants*, éd. C. Biet, Paris, Laffont, « Bouquins », 2006, p. 974.

⁴⁰ *Ibid*, p. 983.

Dieu, de l'acceptation de son sacrifice pour assurer l'éternité au royaume de France.
Comme le résumant les *Parallèles* de Sully :

Cesar fut ordonné des Cieux, et du Destin
Pour former un Estat qui n'auroit point de fin.
Henry fut preservé par le sort favorable
Pour regir cet Empire à jamais perdurable⁴¹.

La formule de Bandole « on ne peut voir un qu'en les voyant tous les deux » n'a jamais été aussi vraie.

On n'en vit jamais deux si grands et si semblables
Que Cesar et Henry, deux vainqueurs indontables ;
Tellement qu'on pourroit comme d'un mesme cours,
De Cesar, et Henry former mesme discours,
Ayants eu une mesme entrée, et mesme issuë en Terre⁴².

Comme le soulignent les *Parallèles*, par delà la rhétorique convenue de l'exercice, le terme des deux vies donne à la figure comparative une force de vérité telle qu'il devient difficile d'utiliser l'image de César pour tout autre, sachant qu'Henri a revêtu, par la providence de Dieu, le destin de César pour assurer le passage de l'empire au royaume chrétien. La perfection du parallèle explique le déclin de la figure césarienne au XVII^e siècle.

Cependant, comme matrice imaginaire, César fait lui-même émerger les figures amenées à prendre la relève dans l'ordre symbolique de la nouvelle monarchie. Alexandre, dans l'organisation des *Vies* de Plutarque est couplé, comme on le sait, à César ; les vies de César chez Plutarque⁴³ comme chez Suétone⁴⁴ posent une confrontation symbolique à Alexandre (à travers le livre ou la statue) comme origine de l'ascension césarienne. *La Devise du grand Henry III* évoquait déjà Alexandre comme double et antécédent de César : « Dans les archives et sacrées custodes des histoires il se lit, que la passée de la riviere du Granicon par Alexandre conquereur du Levant. Et celle du Rubicon par Cesar premier Monarque des Romains, ont esté les heureux auspices, et bien fortunez commencemens des belles conquestes qu'ils ont exploitez du depuis⁴⁵ ». Et l'auteur de mettre en parallèle la traversée de la Loire par Henri de Navarre. Cependant, ce n'est qu'autour de la mort du roi que le Grec entre en concurrence avec le Romain. Le chœur de *La Tragédie sur la mort du roi Henri le Grand* conclut l'œuvre ainsi :

D'un Cesar, d'un Alexandre,
D'un roi des plus estimés,
Il n'est resté que la cendre

⁴¹ *Parallèles...*, p. 3-4.

⁴² *Ibid*, p. 3.

⁴³ XI, 5-6.

⁴⁴ VII.

⁴⁵ *La Devise...*, p. 1.

Et ces lauriers renommés
Qui couvrent toute la terre,
Qui semble porter la guerre⁴⁶.

Ce sont sans doute les préparatifs de nouvelles campagnes militaires pour la succession de Clèves qui appellent au développement de ce parallèle ; le même chœur ouvrait ainsi la pièce :

S'il faut qu'un jour cet Alexandre,
Armé à cru, le chef flottant
D'un panache pirouettant
Pénètre aux rives de Scamandre,
On dira que Clèves, Brabant,
Le Nord, ces palmes d'Occident,
Sont l'amorce qui fit épandre
Ses autres plus dignes lauriers,
Mais dignes du roi des guerriers.

Si les motifs de la guerre des Gaules (ou de la reconquête de la France) et des guerres civiles appuyaient le comparant césarien, l'effort de guerre contre les Habsbourg, la conquête au-delà des frontières reconnues du pays semblent davantage trouver leur expression dans le parallèle alexandrin, voué de ce fait à un plus grand succès encore dans la seconde partie du siècle. Mais un autre type se pense en relation étroite à César : Auguste, dont la figure est essentielle à l'affermissement de la nouvelle monarchie.

Sully, dans ses *Œconomies royales* décrivait déjà une série de médailles qu'il avait offertes à Henri IV parmi lesquelles on trouve une référence au couronnement d'Auguste à travers le soleil nimbant sa tête après la mort de son oncle⁴⁷. Le parallèle achoppait, alors, à certaines dissimilitudes, parmi lesquelles la rupture dynastique. Là où l'accès d'Auguste au pouvoir marque une continuité dynastique, la succession assurée par Henri IV signe une rupture vis-à-vis des Valois. Mais le symbole devait connaître une plus grande légitimité en 1610, comme en attestent les *Parallèles* de Sully :

César laissa Auguste en sa minorité,
Qui eust tant de courage et tant d'autorité,
Qu'il fist perir de fer, de rage et de misere
Ceux qui s'estoyent meslez du meurtre de son Pere.
Puis ayant surmonté les Princes et les Rois,
Dompté les nations, et fait valloir ses lois,
Il regit l'Univers avec tant de prudence,
Qu'en son temps l'Eternel voullust prendre naissance.
Henry nous a laissé son fils encor mineur,

⁴⁶ *Théâtre de la cruauté...*, p. 1011. Cf. p. 1001.

⁴⁷ C. Vivanti, *Guerre civile et paix religieuse dans la France d'Henri IV*, Paris, Desjonquères, « Mesure des choses », 2006, p. 65 et 90.

Lequel tout plein d'esprit, de vertu, de bon-heur,
 Sera rude aux meschans, aux benins debonnaire,
 Un jour accomplira les desseins de son Pere,
 Restablira les siens, les Armes, et les Lois
 Et l'antique grandeur de l'Empire François
 Si qu'unissant en luy la gloire, et la clemence,
 Le siecle d'or prendra sous son regne naissance⁴⁸.

La rupture césarienne à travers Henri IV, l'héritage augustéen à travers Louis XIII sont aussi au cœur de la *Tragédie sur la mort du roi Henri le Grand* qui représente clairement à travers certains tableaux domestiques une conception nouvelle et familiale de la monarchie : le dauphin éternisera la prospérité fondée par son père ; le bonheur terrestre sera immortalisé par la perpétuation dynastique, dans cette nouvelle mystique du sang royal.

Un libelle de 1608 prétendait : « Quand nous appellons l'Empereur de France Alexandre, César, David, Charlemagne, Auguste, Constantin, ce n'est pas à dire qu'il le soit seulement de nom, mais en effect⁴⁹ ». C'est particulièrement vérifié pour César, cette figure insistante de la seconde moitié du XVI^e siècle qui a habité l'imaginaire impérial henricien et qui semble s'être imposée dans le réel même, jusqu'à rendre acceptable au roi et au peuple la mort du souverain comme condition de liquidation de la fantasmatique ligueuse et d'affermissement de l'imaginaire Bourbon. La leçon dépasse sans doute le cadre historique restreint de ce début de XVII^e siècle ; elle nous enseigne combien la menace (la mort du roi au même titre que les catastrophes passées comme futures) est investie libidinalement, comment l'image parvient à percer dans le réel, à percer le réel.

Martial Martin
 Université de Champagne, Troyes

⁴⁸ *Parallèles...*, p. 22.

⁴⁹ C. Vivanti, *op. cit.*, p. 114.